

VERS UNE COMMUNAUTE D'INDIVIDUS

LE CAS DE L'ÉGLISE PROTESTANTE FRANCOPHONE DE WASHINGTON, DC

Par Olivier BAUER¹

Chapitre paru dans Église et communauté, J. Richard et M. Dumais (éd.). Montréal, Fides, coll. Héritage et projet 73. 2007 : pages 59-78

*Aux paroissiennes et aux paroissiens
de l'Église protestante francophone
de Washington, DC.*

« La théologie s'est toujours interrogée sur son rapport à la pratique. Elle se veut "intelligence de la foi", or celle-ci est acte d'existence et non seulement de connaissance² ». Inspiré par cette remarque du théologien catholique français Jacques Audinet, je vais rapporter des connaissances théologiques au récit d'une pratique pastorale qui représente une partie de mon existence. Car en septembre 2003, quittant la Suisse et l'Institut romand de pastorale de l'Université de Lausanne, je suis devenu pasteur de l'Église protestante francophone de Washington, DC (EPFW). Je le suis resté jusqu'en juillet 2006, date de mon installation au Canada pour occuper un poste de professeur adjoint à la Faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Montréal. C'est cette expérience pastorale aux États-Unis que je vais rapporter à quelques références théologiques pour affirmer que les Églises ne peuvent être autre chose que des communautés d'individus.

Mais avant de commencer, je tiens à préciser que je ne pense pas un seul instant que l'EPFW soit un modèle à suivre, ni que mon travail ait été exemplaire. Nous, pasteur et communauté, avons connu des difficultés et des échecs dont je ne dirai rien ici. Je tiens toutefois à signaler que pendant la durée de mon mandat, entre septembre 2003 et juin 2006, la fréquentation du culte de l'EPFW – enfants, adolescents et adultes confondus – a passé de 30,5 personnes à 44,2, soit une augmentation de presque 45%.

Individus et communauté

Respectons les priorités ! Dans le christianisme – du moins selon la théologie protestante – l'individu passe toujours avant la communauté. La foi concerne des individus lorsqu'ils s'engagent dans une relation personnelle et directe avec Dieu. Le théologien protestant suisse, François Dubois, le rappelle sans nuance : « Dans la rencontre décisive de la foi, aucune nécessité d'une médiation ecclésiale³. » Aux grands principes du protestantisme – *sola gratia, sola fide, sola scriptura* –, il en ajoute un quatrième : *solum individuum*. L'individu est absolument seul, « puisqu'il est soustrait à toutes ses insertions communautaires naturelles, qu'il ne peut plus désormais invoquer pour assurer la justice de son rapport personnel à Dieu⁴ ». Le

¹ Olivier Bauer est professeur adjoint à la Faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Montréal. Il dirige le programme des études supérieures de théologie pratique. De 2003 à 2006, il a été pasteur de l'Église protestante francophone de Washington, DC.

² J. AUDINET, *Écrits de théologie pratique*, Paris, Cerf, 1995, p. 101.

³ F. DUBOIS, *L'Église des individus. Un parcours théologique à travers l'individualisme contemporain*, Genève, Labor et Fides, 2003, p. 247.

⁴ *Ibid.*, p. 251.

recentrement sur la catégorie de l'individu rend justice à l'Évangile. Mais il a de surcroît l'avantage de se montrer efficace dans le contexte actuel. Car Dubois constate une évidence : « En contexte chrétien, nombre d'individus ne ressentent plus aujourd'hui le besoin de s'affilier à une institution religieuse pour vivre leur foi⁵. » Plutôt que de vouloir les ramener de force dans les Églises ou de les disqualifier comme égoïstes ou relativistes⁶, Dubois propose de les prendre au sérieux : « Leur demande religieuse et spirituelle est bien réelle et il s'agit de les aider à se poser la bonne question : qu'implique le fait de choisir de vivre sa foi en individualiste⁷ ? ». Dubois résume ici parfaitement la position protestante. Il affirme la légitimité d'une spiritualité individuelle et postule, dans une proposition coordonnée, la nécessité d'une aide extérieure. En reconnaissant cette possibilité, Dubois ouvre un espace pour un tiers, qui peut être une Église. Car s'il n'était pas possible d'accompagner quelqu'un dans sa vie spirituelle, si la relation à Dieu n'était qu'un dialogue entre un « Je » et un « Tu », les Églises ne pourraient exister. Mais la possibilité d'une aide extérieure leur donne leur raison d'être et pousse des individus à les fréquenter. Reste à préciser qui peut leur apporter l'accompagnement spirituel qu'ils demandent ? À la fin de son ouvrage, Dubois privilégie une approche individuelle. Il décrit l'expérience de La Margelle – un lieu d'écoute et d'accompagnement spirituel lié à l'Église réformée évangélique de Neuchâtel en Suisse –, où des pasteurs rencontrent en tête-à-tête les personnes qui s'adressent à eux. Dubois prend soin de préciser qu'il tente ainsi « non pas d'opposer mais d'adjoindre une autre dimension pour définir le topos de l'Église⁸ ». Sa manière de privilégier les entretiens pastoraux me semble cependant comporter le risque d'une cléricisation de l'accompagnement spirituel. À la Margelle, un individu ne rencontre pas d'autre chrétien que « son » pasteur. Par refus d'un monopole pastoral, je crois préférable de chercher à former des communautés d'individus, où chacun se voit confier le rôle du tiers qui peut apporter son aide spirituelle⁹. Voyons comment ce principe se traduit dans la pratique de l'EPFW.

L'Église protestante francophone de Washington, DC

Depuis 1927, l'Église protestante francophone de Washington, DC, rassemble en communauté une petite partie des francophones installés dans et autour de la capitale états-unienne¹⁰. À mon départ, en juillet 2006, 161 foyers – personnes seules ou familles avec enfants – la fréquentaient plus ou moins assidûment. Ils venaient pour un tiers d'Europe (Allemagne, France, Pays-Bas et Suisse), pour un tiers d'Afrique (Burkina Faso, Burundi, Cameroun, Congo, Madagascar, Île Maurice, Togo) et pour un faible tiers des Amériques (Brésil, États-Unis, Haïti, Saint-Kitts-et-Nevis). Beaucoup n'étaient que de passage, pour un bref séjour professionnel. Quelques-uns y étaient installés pour longtemps ou pour toujours. Cette simple énumération laisse imaginer la difficulté de former une communauté à partir d'individus si divers. Aux différences culturelles s'ajoutent les inégalités sociales – entre diplomates et immigrants illégaux par exemple –, les distances – certains paroissiens font plus d'une heure de voiture pour se rendre aux activités de l'EPFW –, les emplois du temps surchargés – que ce soient ceux des parents ou ceux des

⁵ *Ibid.*, p. 215.

⁶ *Ibid.*, p. 215-216 : « Qu'avons-nous à dire en tant que théologiens protestants au sujet de cette nouvelle donne dans les rapports qu'entretiennent l'individu et la communauté ? Allons-nous opposer à cette tendance une théologie autoritaire qui se contente de transmettre la doctrine unitaire et orthodoxe de l'Église ? Allons-nous reconnaître à la théologie protestante comme seule et unique tâche la défense de la communauté ? Allons-nous partir du principe que cette tendance à l'individualisation des systèmes de croyance ne fait que refléter l'égoïsme et le relativisme ambiants, et qu'il est urgent de réagir ? » À ces questions, Dubois répondra évidemment non.

⁷ *Ibid.*, p. 216.

⁸ *Ibid.*, p. 436.

⁹ Nous retrouvons ici un principe théologique fondamental du protestantisme, celui du sacerdoce universel : tous les baptisés sont prêtres ; tous sont appelés à exercer la fonction sacerdotale.

¹⁰ L'EPFW n'est pas la seule communauté chrétienne francophone à Washington. Il existe une paroisse catholique française, Saint-Louis de France, plusieurs Églises baptistes haïtiennes, quelques communautés protestantes africaines. De nombreux francophones fréquentent en outre des Églises locales anglophones.

enfants – les séjours à l'étranger, fréquents et parfois longs, de celles et ceux qui travaillent au Fonds Monétaire International ou à la Banque Mondiale. Le contexte fait donc que l'EPFW n'intervient pas dans une communauté déjà formée, mais qu'elle doit la créer, à partir d'individus qui ne se rencontrent rarement ou jamais. Pour y parvenir, l'EPFW a choisi deux stratégies : elle utilise exclusivement la langue française, qui représente le point commun entre toutes celles et tous ceux qui la fréquentent ; elle concentre la plupart de ses activités sur le dimanche – culte, éducation chrétienne pour les enfants, catéchisme des adolescents, repas communautaire, etc. -, puisqu'il est plus facile de rassembler des individus pendant leur jour de congé pour une période plus longue plutôt que de fractionner les activités et de les répartir tout au long de la semaine.

Comme exemple de ces deux stratégies, je citerai l'éducation chrétienne des enfants. Entre 2003 et 2006, l'EPFW a confié cette responsabilité à mon épouse Patricia, à la fois formée – elle détient une licence en théologie – et expérimentée – elle a régulièrement travaillé bénévolement et professionnellement dans ce domaine. À notre arrivée, les activités pour les enfants se résumaient à une rencontre d'« école du dimanche » pour les enfants de 6 à 11 ans et une garderie pour les plus petits, toutes deux en français, le dimanche matin pendant le culte, une semaine sur deux. Constatant que les enfants de l'école du dimanche avaient souvent une petite sœur ou un petit frère qui les accompagnait, Patricia a successivement créé un « club biblique » pour les enfants de 3 à 5 ans et un « jardin biblique » pour celles et ceux de 1 à 2 ans. Tout en conservant le rythme « à la quinzaine », elle a complètement rénové les programmes d'éducation chrétienne, en les adaptant aux besoins des familles de l'EPFW. Elle a même imaginé un programme original adapté aux tout-petits, dont elle a confié l'animation aux parents¹¹. Le résultat a été éloquent. Les « dimanches de club biblique », la participation au culte a régulièrement augmenté – parfois de plus de 50% – par rapport aux autres dimanches. La mise en place d'un programme d'éducation chrétienne complet et séduisant s'est révélée un excellent moyen de réunir des individus – enfants et adultes – dans une communauté.

Les Églises n'existent que pour enseigner l'Évangile et administrer les sacrements

Dans une série d'articles parus en 1988, le théologien français André Gounelle expose les fondements de l'ecclésiologie protestante. Il commence par rappeler qu'il n'y a d'Église que lorsqu'une communauté est rassemblée. Les luthériens ont affirmé ce principe dans la Confession d'Augsbourg : « Nous enseignons aussi qu'il n'y a qu'une Sainte Église chrétienne et qu'elle subsistera éternellement. Elle est l'Assemblée de tous les croyants parmi lesquels l'Évangile est enseigné en pureté et où les Saints Sacrements sont administrés conformément à l'Évangile¹². » Les réformés français ont utilisé une formulation équivalente mais négative dans la Confession de la Rochelle : « Là où la parole de Dieu n'est pas reçue et là où il n'est fait aucun usage des sacrements, on ne peut estimer qu'il y ait Église¹³. »

¹¹ Ce programme, intitulé *Les couleurs de l'alliance*, est basé sur les couleurs de l'arc-en-ciel. Il vise à faire « vivre un moment religieux dans une atmosphère culturelle et chaleureuse ». Les enfants sont accueillis dans un univers entièrement décoré de la couleur du jour. Les activités suggérées – peinture à doigt, pâte à modeler, etc. – reprennent cette même couleur. Et une histoire illustrée et toujours répétée vient rappeler, à chaque rencontre, que Dieu est digne de confiance.

¹² Article 7. La Confession d'Augsbourg fut rédigée par Philippe Mélancton en 1530 et devint « confession de foi essentielle du luthéranisme » en 1555. Voir A. BIRMELÉ, « Confession d'Augsbourg ». in *Encyclopédie du Protestantisme*, P. GISEL (éd.). Genève/Paris, Labor et Fides/Cerf, 1995, p. 242-243. J'adresse deux remarques à cette définition : l'existence d'une seule Église chrétienne n'est vraie qu'en tension avec son incarnation dans des Églises multiples, particulières et irréductibles les unes aux autres ; la pureté de l'enseignement de l'Évangile et la conformité de l'administration des Saints Sacrements – uniquement cène et baptême en protestantisme – ne sont pas absolues, mais relatives à des normes théologiques et ecclésiales.

¹³ Article 28. La Confession de la Rochelle fut adoptée par le protestantisme français au cours du synode de la Rochelle en 1571 et retenue comme texte fondateur par l'Église réformée de France en 1938. O. de SAINT-AFRIQUE, « Confession de la Rochelle », in *Encyclopédie du Protestantisme, op. cit.*, p. 244. Je préfère cette formulation parce qu'elle met l'accent sur la réception de la Parole de Dieu plutôt que sur l'enseignement. Je ne suis pas réformé tout à fait par hasard !

Gounelle juge cette manière de définir l'Église comme étant « très originale et très féconde »¹⁴, puisqu'elle se démarque à la fois de la position catholique qui définit l'Église « à partir et en fonction du ministère épiscopal qu'on estime institué directement par le Christ » et de la position anabaptiste – aujourd'hui on dirait évangélique – qui fait de « la fidélité, la sincérité et la consécration de ses membres » la condition de l'Église¹⁵. Dans la perspective protestante, l'Église est un événement : « Fondamentalement l'Église est cet événement de la Parole de Dieu annoncée à des hommes et écoutée par des hommes. Tout le reste passe au second plan et relève de l'accessoire ou du subordonné¹⁶. » L'existence de l'Église dépend donc de l'annonce de la Parole de Dieu sous les deux formes définies de la prédication et des sacrements. Il ne s'agit plus de se demander « où se trouvent les ministres légitimes ? » – la question catholique – ni « où se trouvent les authentiques croyants ? » – la question anabaptiste -, mais « où et quand l'évangile se prêchait-il fidèlement¹⁷ ? » Peu importe la qualification des ministres ou la foi des membres, seule compte la Parole de Dieu qui peut se faire entendre partout : « nous ne savons jamais où se trouve l'Église, sauf quand elle se produit en nous¹⁸. »

Gounelle se demande ensuite à quoi sert l'Église ? Recourant à une démarche typologique, il décrit les trois réponses de la seconde moitié du XXe siècle : « 1) L'institution ecclésiastique a pour fonction essentielle de gérer et d'administrer le sacré. 2) [...] Les chrétiens doivent se regrouper et s'organiser [...] pour développer une vie communautaire. 3) [...] L'institution ecclésiastique a pour vocation première d'être un instrument d'action, une cellule militante. » Pour Gounelle, aucune de ces trois positions ne s'accorde avec la définition luthéro-réformée de l'Église. Si l'Église est un événement, elle ne peut être qu'un « moment de la vie chrétienne », le temps de l'écoute de la Parole de Dieu. Et son rôle s'arrête-là. Les autres moments de la vie chrétienne – « celui de l'obéissance, celui de l'engagement et celui des réalisations » – se situent « ailleurs que dans l'Église ». Ils relèvent de la foi mais non pas de l'Église ; ils se vivent dans « des mouvements et des œuvres chrétiens », qui ne sont pas l'Église¹⁹.

Gounelle précise enfin le rôle du pasteur dans l'Église²⁰. Il distingue deux conceptions opposées du ministère. Le catholicisme privilégie la thèse de l'institution : le Christ a choisi les disciples et les apôtres « pour rassembler, instruire, guider, nourrir spirituellement et accroître la foule des croyants²¹ » et les disciples ont transmis leur responsabilité à ceux qu'ils ont jugés dignes et capables, génération après génération, jusqu'à aujourd'hui. De son côté, la version congrégationaliste du protestantisme²² privilégie la thèse de la délégation. L'Église confie à certaines personnes les tâches nécessaires au fonctionnement de l'Église : « Les ministres dépendent donc de la communauté qui les nomme, qui détermine leur cahier des charges, qui leur assigne des objectifs, qui les déplace et qui met fin à leurs fonctions selon ce qu'elle juge le meilleur²³. » Mais Gounelle n'est satisfait par aucune de ces deux conceptions. Il défend une troisième thèse, qu'il estime plus conforme à la théologie luthéro-réformée, celle de la corrélation. Le pasteur reçoit sa vocation du Christ, mais il est choisi par une communauté pour l'exercer. Il est donc

¹⁴ A. GOUNELLE, « Définition de l'Église », in *Études théologiques et religieuses*, 63/1, 1988, p. 68.

¹⁵ *Ibid.*, p. 68.

¹⁶ *Ibid.*, p. 69.

¹⁷ *Ibid.*, p. 70.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ Dans un deuxième article, A. GOUNELLE, « Le ministre et la communauté », in *Études théologiques et religieuses*, 63/2, 1988, p. 243-249.

²¹ *Ibid.*, p. 243.

²² Une Église est dite « congrégationaliste » lorsque chaque paroisse – ou congrégation – est entièrement indépendante. Elle est dite « presbytéro-synodale » lorsque des paroisses, gérées par un conseil presbytéral, confient certaines compétences à un synode régional ou national qui réunit périodiquement leurs délégués.

²³ A. GOUNELLE, « Le ministre et la communauté », *op. cit.*, p. 245.

« au service de l'évangile pour la communauté. [...] Le Christ, d'une part, crée et rassemble la communauté des croyants ; d'autre part, il appelle et suscite les ministres²⁴ ».

Je reprends maintenant ces trois dimensions de l'ecclésiologie réformée pour comprendre comment elles se traduisent pratiquement dans l'Église protestante francophone de Washington, DC.

L'EPFW, d'abord, n'existe qu'au moment de ses activités. Elle a réduit au minimum les aspects institutionnels inévitables dans chaque Église. Elle ne possède ainsi ni temple ni salle de paroisse, mais seulement un presbytère où logent le pasteur et sa famille. Son législatif – l'assemblée de paroisse – se réunit une fois par année pour voter le budget, discuter des options stratégiques et élire les douze membres de son exécutif – le conseil presbytéral – qui se réunit chaque mois pour gérer les affaires courantes. L'EPFW est pleinement indépendante sur les plans théologique, institutionnel et financier. Elle ne dépend d'aucune autre Église et ne reçoit aucune subvention, ni d'une Église ni d'un État²⁵.

L'EPFW, ensuite, est une assemblée de croyants qui se réunissent pour écouter la Parole de Dieu sous la forme de la prédication – dans le culte, dans l'éducation chrétienne pour les enfants et les adultes, dans des rencontres individuelles –, de la célébration des sacrements – le baptême et la sainte cène – et des actes pastoraux – la confirmation des adolescents, la bénédiction du mariage et les funérailles. À la différence de ce que suggère Gounelle, l'EPFW intègre dans ses activités un certain temps d'engagement. Convaincue que l'annonce de l'Évangile comprend une dimension sociale, elle appelle régulièrement ses membres à partager ce qu'ils ont, leur temps et leur argent en particulier. Concrètement, elle les mobilise chaque année autour d'un ou deux projets d'entraide : financement d'un orphelinat à Madagascar, achat de Bibles pour des pasteurs camerounais, soutien aux activités d'ATD-Quart-Monde aux États-Unis, etc. Étant donné la taille de la communauté, les dons restent modestes en valeur absolue, mais ils représentent tout de même près de 5% du budget total de l'Église. Cela dit, il est évident que les membres de l'EPFW sont appelés à réaliser à l'extérieur de l'Église la majeure partie de leur vocation chrétienne, dans les autres communautés auxquelles ils appartiennent : familiale, scolaire, professionnelle, culturelle, etc.

Reste à traiter la question du rôle du pasteur au sein de la communauté. L'EPFW choisit souverainement son pasteur. Elle est donc tout à la fois l'instance qui reconnaît sa vocation, qui juge ses compétences, celle qui l'engage et qui peut, le cas échéant, mettre fin à son mandat, celle qui lui confie des tâches et qui évalue son travail. Elle correspond donc au deuxième modèle, congrégationaliste. Si une telle ecclésiologie peut mettre le pasteur en position d'infériorité – au lieu d'être le vis-à-vis de la communauté, il lui est subordonné – elle a, dans l'EPFW, l'effet exactement contraire. Le pasteur se voit accordé beaucoup d'autorité et une large autonomie. L'EPFW, par choix théologique – elle juge que le pasteur est le seul qualifié pour assurer l'animation spirituelle de la communauté – et par commodité – elle le paye pour remplir ces tâches –, lui confie, de fait, la plus grande part du pouvoir temporel et spirituel. Dans le même mouvement, elle tend à se reposer sur lui, en lui attribuant aussi les fonctions de secrétaire, d'archiviste, de chauffeur, de cuisinier, de concierge, etc. Au cours de mon ministère, j'ai cherché à renverser cette tendance, à rendre l'EPFW plus luthéro-réformée. J'ai notamment voulu partager la parole, en encourageant chaque membre de la communauté à assumer, chacun selon ses charismes, sa responsabilité spirituelle.

Pour illustrer cette démarche, je citerai l'exemple d'un culte interactif. Il faut savoir qu'une fois par mois, l'Église réformée hongroise occupe la chapelle du *Wesley Theological Seminary*, lieu de culte de l'EPFW. Celle-ci célèbre donc son culte dans une salle de cours. Me voyant mal célébrer un culte traditionnel dans

²⁴ *Ibid.*, p. 247.

²⁵ L'EPFW fait cependant partie de la Commission des Églises Évangéliques d'Expression Française à l'Extérieur, un organe de la Fédération protestante de France, qui réunit de manière informelle plus de trente Églises francophones réparties sur quatre continents, de Djibouti à l'Est jusqu'à San Francisco à l'Ouest et de Stockholm au Nord jusqu'aux Comores au Sud.

ce lieu particulier, j'ai introduit dès mon arrivée un culte interactif²⁶. Il se déroulait de la manière suivante : après une courte liturgie, la communauté rassemblée écoutait le texte biblique ; je faisais une brève introduction puis donnait la parole aux gens pour qu'ils partagent leurs inspirations, leurs réflexions et leurs méditations. La formule a plu. Les paroissiens ont pris la parole que je leur proposais. Petit à petit, ils ont commencé à dialoguer entre eux, voire même à corriger, compléter ou contredire le pasteur. Le culte interactif leur a permis de prendre conscience de leur responsabilité spirituelle. Il a même permis de révéler trois vocations de prédicateurs laïques, que je me suis empressé d'utiliser pour d'autres cultes.

Les Églises visent un public cible et leurs membres s'impliquent à différents degrés

Dans un collectif consacré à la visibilité des Églises, Jean-Paul Flipo, professeur à l'École de Management de Lyon, rappelle que les règles de base de la commercialisation d'un produit s'appliquent aussi aux Églises. Il ajoute : « L'une des faiblesses marketing majeures d'une organisation quelle qu'elle soit est l'absence d'un projet clair, mobilisateur et fédérateur²⁷. » Il s'agit donc pour une Église d'être au clair sur la théologie qu'elle veut transmettre et sur le public qu'elle souhaite atteindre. D'une manière un peu provocatrice, Flipo rappelle que « c'est la logique du marché (fluidité et variété des échanges) qui aujourd'hui prévaut dans nos sociétés, non seulement dans la sphère économique, mais aussi dans toutes les activités humaines collectives²⁸ ». Nous le savons, le religieux est lui aussi devenu un marché dans lequel les êtres humains butinent et magasinent au rythme de leurs besoins, de leurs envies, des offres et des promotions. Les conséquences pour les Églises chrétiennes sont importantes, en particulier sur le degré d'implication d'un individu dans une communauté. Reprenant les travaux de Danièle Hervieu-Léger²⁹, Flipo distingue trois grandes tendances, classées par ordre d'implication croissant :

« La première tendance concerne la recherche d'une institution capable et légitime pour délivrer des biens symboliques traditionnels (baptêmes, mariages, enterrements, etc.). Il s'agit là de célébrer des rites de passage dans la vie, que les familles estiment suffisamment important pour justifier une célébration religieuse. L'étape suivante dans l'ordre annoncé concerne la recherche d'une forme d'entraînement spirituel qui renvoie à des pratiques non plus ponctuelles mais continues, à des règles de vie, à une éthique, à un fondement religieux. La troisième et dernière tendance est donc la plus impliquante, car elle engage le croyant à se transformer, à accéder à un nouvel état de vie, qui peut aller bien sûr jusqu'à l'engagement total (vie religieuse, ou militante dans la société profane au nom de sa foi) »³⁰.

Portant un regard marketing sur ces trois tendances, Flipo constate ce qu'il appelle « le paradoxe qualitatif/quantitatif » : « c'est aux degrés les moins impliquants qu'on va trouver le marché le plus substantiel³¹. » Autrement dit, celles et ceux qui demandent le baptême de leur enfant seront toujours plus nombreux que celles et ceux qui seront prêts à sacrifier leur vie pour leur foi, mais ceux-ci s'impliqueront toujours davantage dans la vie d'une Église que ceux-là

Comment une Église peut-elle traiter avec ce paradoxe ? Dans des termes théologiques, on dira qu'elle peut être multitudiniste ou confessante³². Confessante, elle privilégie le qualitatif. Elle rassemble des

²⁶ Je suis conscient du paradoxe : l'introduction d'un culte interactif a relevé d'une décision autoritaire du pasteur et non pas d'un choix de la communauté.

²⁷ J.-P. FLIPO, « L'Église : une organisation comme une autre ? » in *L'Église au risque de la visibilité*, O. BAUER et F. MOSER (éd.), Lausanne, Institut Romand de Pastorale, 2002, p. 131.

²⁸ *Ibid.*, p. 129.

²⁹ D. HERVIEU-LÉGER, *La religion en miettes, ou la question des sectes*, Paris, Calmann-Lévy, 2001.

³⁰ Flipo, *op.cit.*, p. 131.

³¹ *Ibid.*

³² Ou être « quelque chose » entre les deux. La dimension confessante n'est pas une valeur absolue, mais relative. On trouve toujours plus confessant que soi !

convaincus à qui elle demande de respecter des exigences strictes quant à la doctrine, à la morale, à l'engagement, aux dons, etc. Et c'est elle qui confère ou retire la qualité de membre. Multitudiniste, elle privilégie le quantitatif³³ ; elle s'adresse à un large nombre, sans fixer de conditions – ni doctrinales, ni financières – à la participation à la vie de l'Église ; elle laisse à chacun la responsabilité de s'en dire membre ; elle ne juge jamais équivalente la foi et l'implication dans l'Église ; et précisément parce qu'elle accueille largement, elle a le souci d'accompagner les individus qui la fréquentent dans leur cheminement spirituel et d'augmenter leur niveau d'implication dans la communauté.

L'Église protestante francophone de Washington, DC, est au clair sur le public visé. Elle est un produit de niche qui concerne les francophones de la capitale des États-Unis et de ses environs. Elle propose des activités spirituelles et des activités culturelles – dont les « Déjeuners du mercredi »³⁴ – ainsi que des activités qui relèvent des deux domaines³⁵. Le projet théologique qui l'inspire est certainement moins explicite, peut-être moins clair. De fait, l'EPFW s'affirme simplement protestante. Ce qui dit déjà beaucoup et prend encore plus de sens dans le contexte du protestantisme états-unien marqué par deux tendances contradictoires : le principe de liberté religieuse se traduit par un morcellement en d'innombrables dénominations et congrégations³⁶ ; alors que certaines Églises, les *Mega Churches* en particulier, refusent toute appellation confessionnelle et revendiquent un nom générique comme *Bible Church* ou *Church of God*. En s'affirmant protestante, l'EPFW annonce clairement sa ligne théologique – elle n'est ni catholique, ni orthodoxe – tout en indiquant qu'elle pratique une sorte d'œcuménisme intra-protestant.

Enfin, l'Église protestante francophone de Washington, DC, compte des membres et des amis, sans qu'il soit toujours possible de distinguer les uns des autres ou de comprendre pourquoi celui-ci est membre et celui-là ami. Leur statut respectif reste délibérément vague³⁷. L'EPFW est donc clairement une Église multitudiniste. Elle accueille donc toutes celles et ceux qui veulent participer à ses activités ; elle accepte celles et ceux qui déclarent appartenir aussi à une autre Église ; elle ne demande pas de conversion ; elle ne pratique pas de rebaptême ; elle ne fixe pas de cotisation financière minimale ; bien évidemment, elle ne prévoit ni ne pratique l'excommunication. Concrètement, elle encourage cependant les individus qui la fréquentent à lui communiquer leurs coordonnées, en précisant s'ils s'intéressent plutôt aux activités spirituelles ou culturelles. Elle leur rappelle qu'elle a besoin de leurs dons en argent, en temps, en idées, etc. Mais, j'insiste, elle laisse à chacune et à chacun le soin de définir sa relation avec elle.

L'essentiel n'est pas de croire la Bible mais de vivre avec elle

Pendant mon séjour à Washington, DC, j'ai eu la chance de lire et d'entendre Marcus Borg, un théologien épiscopalien états-unien. Il m'a permis d'exprimer clairement et simplement la théologie en laquelle je

³³ Dans une Église multitudiniste, l'aspect qualitatif ne peut jamais porter sur la foi des individus. Il ne peut concerner que le degré d'implication dans la vie de l'Église. Flipo a tort de n'utiliser le terme « croyant » qu'au troisième niveau, disqualifiant *de facto* les deux premiers niveaux. On retrouve des « croyants » – et des « incroyants » – à chacun des trois niveaux d'implication.

³⁴ Fondés par le pasteur Herbert Stein-Schneider, ils rassemblent chaque semaine depuis 1967, au centre de Washington, une trentaine de personnes pour partager une collation et écouter un exposé en français.

³⁵ Activités spirituelles et culturelles ne sont pas si faciles à différencier. Où situer par exemple une conférence sur l'Apocalypse et le « 5^e sceau » d'El Greco, ou encore des repas gastronomiques conçus à partir de textes bibliques ? De plus, la culture colore la spiritualité – le protestantisme francophone n'est pas identique aux protestantismes états-uniens – et la spiritualité influence les activités culturelles – celles de l'EPFW ne sont pas les mêmes que celle d'autres organismes qui promeuvent le français à Washington, comme la Maison française ou l'Alliance française.

³⁶ Quand je me présentais comme pasteur de l'Église protestante francophone, on me demandait systématiquement : « Quel protestant ? » J'ai pensé simplifier les choses en répondant : « Les presbytériens ». Mais on m'a alors demandé : « Quels presbytériens ? » Car il existe une *Presbyterian Church (USA)*, une *Presbyterian Church in America*, une *Orthodox Presbyterian Church*, une *Evangelical Presbyterian Church* et d'autres encore...

³⁷ Formellement, l'EPFW dispose d'une liste des membres. Elle est nécessaire pour que le *District of Columbia* lui accorde le statut privilégié d'organisation sans but lucratif. Dans les faits, la liste est mise à jour annuellement au début de l'assemblée de paroisse. Tous les présents peuvent, s'ils le souhaitent, y ajouter leur nom et devenir ainsi, automatiquement, membres de l'EPFW.

crois. Dans un ouvrage récent³⁸, Borg distingue dans le christianisme deux tendances qu'il qualifie respectivement de « *earlier paradigm* » – je propose comme équivalent français « paradigme classique » – et de « *emerging paradigm* » – paradigme en émergence. Borg parle de paradigmes, car il ne s'agit pas là de discuter sur des détails théologiques, mais de choisir entre deux manières de regarder l'ensemble du christianisme³⁹.

Voici deux points sur lesquels les deux paradigmes se différencient :

- Le paradigme classique postule que la Bible a autorité parce qu'elle est une création divine et que les récits bibliques sont littéralement et factuellement vrais⁴⁰. De son côté, le paradigme en émergence considère que la Bible est métaphorique parce que son sens est « plus que littéral », qu'elle est un sacrement, un moyen par lequel parle l'Esprit et que l'interpréter en fonction de son contexte renforce son pouvoir d'illumination.
- Selon le paradigme classique, la raison d'être chrétien, c'est d'aller au paradis et d'éviter l'enfer ; dans ces conditions, il ne serait pas juste que n'importe qui puisse aller au paradis, sans qu'il soit tenu compte de ce qu'il a cru et de comment il a vécu ; un vrai chrétien doit donc non seulement être baptisé, mais il doit confesser que Jésus est le Fils de Dieu, vivre selon les principes moraux de la Bible, se repentir et chercher le pardon de Dieu. Pour le paradigme en émergence, vivre en chrétien, c'est être en relation avec un Dieu qui transforme la vie présente ; c'est vivre cette relation dans le cadre de la tradition chrétienne ; et c'est reconnaître que le christianisme est une des religions les plus solides, mais qu'il n'est qu'une réponse à l'expérience de Dieu.

Le paradigme classique représente la forme la plus familière du christianisme depuis plusieurs centaines d'années ; il en est aussi la forme la plus visible dans les médias, aux États-Unis, du moins. Les fondamentalistes, les évangéliques et les pentecôtistes et certains membres des *Mainline Denominations*⁴¹ s'en réclament. Mais il a cessé d'être signifiant pour beaucoup de nos contemporains. Quant au paradigme en émergence, il existe déjà depuis plus de 100 ans. Il est largement admis parmi les théologiens ; depuis 30 ans, il est prépondérant parmi le clergé et les laïcs des Églises historiques.

L'Église protestante francophone de Washington, DC, se situe dans le paradigme en émergence. Sitôt écrite, cette phrase m'apparaît inexacte. Je devrais écrire que je me situe dans le paradigme en émergence. Mais que le pasteur le revendique ne signifie pas forcément que l'Église s'en réclame. Il est certes probable que l'EPFW – ou le conseil presbytéral – partage, au moins un peu, les options du paradigme en émergence, puisqu'elle m'avait choisi comme pasteur. Mais de là à dire que l'ensemble de la communauté se reconnaît dans cette manière de concevoir la foi chrétienne, il y a un pas que je ne franchirai pas. Surtout quand, comme pour l'EPFW, la communauté rassemble des individus issus de traditions théologiques et d'aires culturelles aussi diverses. Parmi les paroissiens de l'EPFW, certains m'ont semblé proches du paradigme classique, d'autres du paradigme en émergence. En fait, à la lumière de mon expérience, le paradigme en émergence m'apparaît plutôt comme un but à atteindre, comme un effort plutôt que comme un fait. Pour paraphraser un slogan célèbre, il est une option préférentielle. J'ai estimé

³⁸ M. BORG, *The Heart of Christianity. Rediscovering a Life of Faith. How We Can Be Passionate Believers Today*, San Francisco, Harpers, 2004.

³⁹ *Ibid.*, p.5 : « The paradigm change is about how the “whole” of Christianity is viewed. The same “phenomenon” are in view (God, the Bible, Jesus, the creeds, faith, and so forth), but they *are seen differently*. »

⁴⁰ Le paradigme classique se décline sous deux formes. Pour la forme « dure », chaque mot de la Bible est directement inspiré par Dieu et tous les récits bibliques se sont vraiment passés de la manière dont la Bible les raconte. Pour la forme « douce », ce sont les auteurs bibliques qui sont inspirés et certains récits peuvent être lus métaphoriquement, à l'exemple des six jours de la création qui correspondraient aux époques géologiques.

⁴¹ Aux États-Unis, on appelle *Mainline Denominations* ou *Mainline Churches*, les Églises protestantes les plus anciennes comme *The United Methodist Church*, *The Episcopal Church*, *The Presbyterian Church USA*, *The United Church of Christ*, *The Disciples of Christ*, *The American Baptist*. En français, on utilise l'équivalent « Églises historiques ».

que l'EPFW avait fait ce choix lorsqu'elle m'avait engagé, et j'ai cherché à le traduire dans les activités ecclésiales⁴². J'en citerai deux exemples, l'un portant plutôt sur la Bible et l'autre sur la vie chrétienne. En bon protestant, je commence par la Bible. Dans l'EPFW, un mercredi soir sur deux, une étude biblique rassemble une dizaine d'adultes. Au printemps 2005, une participante régulière avait suggéré de lire le livre d'Esther. La proposition ayant rencontré l'assentiment général, je me suis mis à préparer cette étude biblique. J'ai découvert – inculture typiquement protestante – que la version hébraïque du récit se doublait littéralement d'une version grecque deutérocanonique à la fois semblable et différente. J'ai donc fixé un double objectif à notre étude biblique : lire le livre d'Esther et réfléchir à la formation de la Bible. Et tout au long de l'automne 2005, nous avons mené de front les deux exercices. Nous avons lu, en français, la version grecque d'Esther, selon la traduction œcuménique de la Bible. Lorsque les différences avec le texte hébreu semblaient intéressantes, nous comparions les deux versions, en nous demandant pourquoi le rédacteur du texte grec avait souhaité ajouter, retrancher ou corriger cet élément. Au fil de la lecture, j'apportais les informations exégétiques et théologiques qui me semblaient pertinentes. Pour les participants ce fut une véritable découverte. Découverte que la Bible avait une épaisseur historique, que les récits bibliques avaient un ou des rédacteurs, que la manière d'écrire, le choix des mots, l'ordre des phrases avaient leur importance. Se sont-ils pour autant convertis au paradigme en émergence ? Impossible à dire ! Je peux seulement signaler que personne n'a quitté l'étude biblique en cours de route, et que tous les participants sont revenus à l'hiver 2006 pour une démarche identique autour de la lecture de l'évangile de Marc.

La vie chrétienne ensuite. Un matin de novembre 2005, je reçois un téléphone d'une femme qui parle français avec un accent difficile à cerner. Elle se présente et me dit qu'elle aimerait bien venir voir notre Église. Je lui donne les renseignements qu'elle souhaite. Mais elle ne participe pas au culte. En janvier 2006, Adèle – prénom d'emprunt – me rappelle. Au téléphone, elle éclate en sanglots, m'explique qu'elle a perdu un proche parent et qu'elle vit très mal ce deuil. Je lui rends visite et je découvre son histoire. Âgée d'une cinquantaine d'année, membre d'une Église américaine, elle n'y trouve plus ce dont elle a besoin pour vivre. Les membres de cette Église – visiblement tenants du paradigme classique – lui expliquent que sa maman est plus heureuse morte que vivante. Un tel discours se révèle incapable de l'aider à surmonter cette crise. Pire, il la détruit littéralement. Nous avons plusieurs longues discussions sur de nombreux sujets : la mort bien sûr, mais aussi la Bible, la création du monde, la santé, Jésus, l'alcool, etc. Je l'écoute beaucoup. À sa demande, j'exprime mes convictions, mais aussi mes doutes et mes ignorances. Adèle paraît surprise. Elle me dit : « Vous êtes un drôle de pasteur ! », ce que je reçois comme un compliment. Dès la deuxième rencontre, je lui suggère de ne pas se contenter des contacts avec moi. Je l'encourage à participer au culte pour rencontrer d'autres membres de la communauté. Elle le fait. Elle vient d'abord en observatrice, puis revient régulièrement, noue des amitiés avec plusieurs paroissiennes, commence à verser une contribution financière régulière, s'implique dans la vie de la communauté. Je ne sais pas si elle a été convertie au paradigme en émergence. Mais je sais qu'elle s'est sentie à l'aise dans une Église dont le pasteur se réclame du paradigme en émergence et que son état s'est visiblement amélioré.

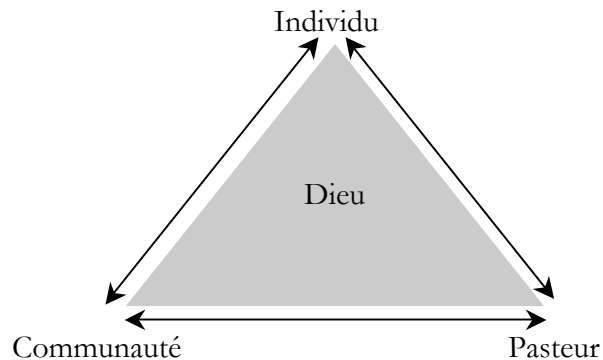
Conclusions

En guise de conclusion, je propose cinq remarques pour expliquer comment je conçois – dans le cadre de l'ecclésiologie protestante et sur la base de mon expérience à Washington – la question de la relation entre individu et communauté.

Considérant que l'individu existe indépendamment de la communauté, que le pasteur est à la fois le vis-à-vis de la communauté et celui de l'individu⁴³, que des relations réciproques se nouent entre l'individu, la

⁴² Choix pastoralement préférable, puisqu'un tenant du paradigme classique peut appartenir à une Église confessant le paradigme en émergence, alors que l'inverse est beaucoup moins facile.

communauté et le pasteur, que Dieu détermine non seulement ce que sont l'individu, la communauté et le pasteur, mais aussi le type de relations qu'ils entretiennent les uns avec les autres, je peux résumer le cadre théologique qui sous-tend mes réflexions, dans le schéma suivant :



Inspiré par George Brassens – il chantait : « Le pluriel ne vaut rien à l'homme et sitôt qu'on / Est plus de quatre on est une bande de cons. / Bande à part, sacrebleu! C'est ma règle et j'y tiens. / Parmi les noms d'élus on n'verra pas le mien »⁴⁴ – et sachant, parfois par expérience, que les groupes et les foules – qu'ils rassemblent des manifestants, des supporters ou des fanatiques – procurent un anonymat et provoquent une excitation qui libère parfois les plus bas instincts et rend possible les pires cruautés, je garde une certaine méfiance vis-à-vis de toutes les communautés, y compris religieuses.

Cependant, au terme de ma réflexion, je redeviens convaincu de l'utilité des communautés. Même si toute Église possède en elle une force d'inertie – elle ne trouve parfois d'autre justification que sa propre survie et le pasteur n'a d'autre intérêt à la faire vivre que de continuer à percevoir son salaire – elle reste encore le meilleur moyen de rendre communautaire l'assistance spirituelle et l'annonce de l'Évangile.

Mais toutes les communautés ne se valent pas. Par fidélité à l'Évangile, je crois qu'une communauté chrétienne doit être une communauté de l'instant – qui refuse de gérer la totalité de la vie des individus qui la composent –, une communauté de partage – toutes et tous, selon leurs charismes, ont la responsabilité de l'accompagnement spirituel –, une communauté de liberté – c'est à chacune et chacun de choisir s'il veut en faire partie.

Quand on parle de communauté, il convient de savoir de quel « nous » il s'agit ! Le français n'est pas très riche en nuances pour qualifier la première personne du pluriel. Ainsi, quand le pasteur dit, au moment de la fraction du pain : « Le pain que nous rompons est la communion au corps de notre Seigneur Jésus-Christ », qui est le sujet de la phrase ? Est-ce un nous de majesté qui ne concerne que le seul pasteur ? Un « nous » qui intègre toute la communauté ? Qui s'étend au-delà ? Impossible de le savoir. D'autres langues se montrent plus précises et permettent de clarifier qui est inclus dans une communauté. La langue tahitienne distingue ainsi entre quatre « nous » : *duel* ou pluriel, exclusif ou inclusif. *Mâna* (duel exclusif) signifie nous deux seulement ; *tâna* (duel inclusif) : nous, toi et moi ; *mâton* (pluriel exclusif) : nous ensemble, à l'exception des autres ; et enfin *tâtou* (pluriel inclusif) : nous tous⁴⁵. Au moment de la fraction du pain, l'Église protestante ma'ohi utilise « tâtou », le pluriel inclusif : « Te pâne ta tâtou e ôfene

⁴³ Il est évident qu'il s'agit là du pasteur dans sa fonction. Le pasteur est en même temps un individu et un membre de la communauté.

⁴⁴ G. BRASSENS, (1973). « Le pluriel », *Poèmes et chansons*. Paris, Éditions musicales, p. 296. Pour éviter de susciter des c..., Jésus s'est prudemment arrêté à une communauté de trois ou quatre, lui compris : « Là où eux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux. » (Matthieu 18, 20).

⁴⁵ ACADÉMIE TAHITIENNE, *Dictionnaire tahitien français. Fa'atoro Parau Tabiti-Farâni*, Papeete, Fare Vâna'a, 1999, p. 112.

nei, o te amouriraa ia i te tino o to tâtou fatu o Ietu matia, tei horoàhia no tâtou⁴⁶ ». Grammaticalement au moins, elle refuse ainsi d'exclure qui que ce soit de la communauté.

⁴⁶ ÈTARËTIA ÈVANERIA NO POLYNESIA FARANI, *Papa Haamori*, Papeete, 1991, p. 61.